
MÉMOIRE

Sur le goût des livres chez les Orientaux,
par M. QUATREMÈRE.

Les Arabes, après avoir étonné et effrayé les trois parties du monde par des exploits presque fabuleux, avaient senti, non pas s'éteindre, mais s'atténuer un peu ce zèle bouillant, cette ardeur impétueuse qui avaient transformé les enfants d'Ismaël en guerriers à peu près invincibles. Maîtres des plus belles provinces de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, entourés de nations civilisées, les Arabes connurent bientôt le prix des richesses, l'attrait des plaisirs, et les jouissances du luxe et de la magnificence, en un mot, tout ce cortège de besoins factices qui devinrent à leurs yeux des nécessités indispensables, auxquelles ces soldats farouches se soumirent sans beaucoup de répugnance. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que pour l'homme intelligent il est un bonheur d'un ordre plus élevé que celui qui provient uniquement de l'usage des objets matériels. Ils commencèrent à rougir de leur ignorance, et à sentir combien les peuples vaincus l'emportaient sur leurs conquérants. Ils soupçonnèrent que, malgré l'assertion d'Omar, l'Alcoran n'avait pas tout dit; que chez ces nations qui, aux yeux des Arabes, se composaient de bar-

bares, d'infidèles destinés à l'enfer, il existait des connaissances scientifiques et littéraires que les sectateurs de l'islamisme eux-mêmes pouvaient et devaient envier. Ils résolurent donc de demander aux peuples qu'ils avaient soumis des leçons et des modèles. Les Perses, mais surtout les Grecs, fournirent aux Arabes les premières bases de leur littérature. Des khalifes éclairés et jaloux de la gloire de leur nation favorisèrent cet essor, et bientôt la langue arabe reproduisit une foule d'ouvrages étrangers.

Il faut pourtant avouer que ces emprunts faits aux autres peuples ne furent pas toujours bien judicieusement choisis. Les premiers maîtres des Arabes furent, en général, des médecins syriens. Ces hommes, chargés de faire passer dans la langue arabe les productions grecques, consultèrent souvent moins la valeur intrinsèque des ouvrages que leur propre inclination. Familiarisés dès leur enfance avec les livres des médecins, des philosophes, des dialecticiens grecs, dont la lecture faisait leurs délices, ce fut dans cette classe qu'ils allèrent chercher, en général, les ouvrages destinés à former le goût des Arabes. Or des traités de ce genre sont, dans la langue originale, écrits trop souvent avec une concision désespérante; les raisonnements, quelquefois plus subtils que solides, présentent un enchaînement de périodes obscures dont le sens ne peut être saisi que par une attention soutenue et pénible; que l'on se représente donc ces ouvrages traduits,

pour la plupart, du grec en syriaque, et du syriaque en arabe, par des hommes qui n'étaient peut-être pas également versés dans la connaissance de ces trois langues, et l'on sentira qu'ils devaient nécessairement offrir aux Arabes une image bien incomplète et souvent bien fautive des sciences des Grecs. On peut donc admettre, ce me semble, que ces nombreuses traductions ne furent pas toujours pour les Orientaux des acquisitions aussi précieuses que l'on serait tenté de le croire. Elles eurent même sur l'esprit des Arabes une influence fâcheuse; elles leur inoculèrent le goût d'une logique subtile, pointilleuse, qui les rendit si redoutables dans la dispute, et leur fit un besoin de querelles de mots, et de controverses vives, opiniâtres et parfois interminables. Les écrivains musulmans remarquent avec l'expression d'une douleur amère, que l'introduction des écrits des philosophes grecs dans la langue des Arabes, changea ces hommes grossiers en esprits forts, et que de cette époque date la naissance de ces sectes si nombreuses dont les principes, souvent absurdes, portèrent le trouble et la discorde dans le sein du musulmanisme¹.

Mais si ces ouvrages, comme je viens de le dire, ne procurèrent pas toujours aux Arabes une instruction aussi solide qu'on était en droit de l'attendre, ils eurent, d'un autre côté, une influence extrêmement heureuse. Ils excitèrent, chez les sec-

¹ Makrizi, *Opuscules*, fol. 162, r. et v.: *Description de l'Égypte* (man. 682, fol. 482 v.)

tateurs de Mahomet , une louable émulation. Ceux-ci rougirent de tout devoir à des étrangers. Ils voulurent prouver qu'ils pouvaient faire autre chose que de se traîner servilement sur les traces des Grecs ; ils essayèrent leurs forces , et bientôt la littérature arabe prit naissance , et s'enrichit d'une foule de productions originales sur les matières les plus diverses.

Le goût des lettres amène toujours avec lui le goût des livres ; c'est un besoin indispensable de conserver et de propager des ouvrages estimables , que , sans un pareil soin , un même siècle verrait naître et périr. Aussi, dès que la culture intellectuelle fut devenue pour les Arabes une véritable passion , il se forma chez eux une foule de copistes habiles , de calligraphes distingués , qui s'attachaient , à l'envi les uns des autres , à multiplier par des transcriptions aussi élégantes qu'exactes les livres dont la nation avait droit de s'enorgueillir. L'histoire a conservé les noms de ces hommes remarquables qui contribuèrent puissamment aux progrès de la littérature arabe , et dont les copies , justement célèbres , conservèrent dans tous les temps une réputation méritée , excitèrent la convoitise des amateurs opulents , et allaient se placer avec honneur dans les palais des souverains. A côté de ces brillants calligraphes , d'autres , plus modestes , s'appliquaient à des ouvrages moins chers , et qui étaient plus en harmonie avec la médiocre fortune des gens de lettres. De cette manière , les exemplaires des

ouvrages arabes se multipliaient rapidement , et il se forma bientôt des collections de livres plus ou moins nombreuses. Les khalifes donnèrent l'exemple , qui fut suivi par les hommes riches, par les directeurs des mosquées , des collèges , et enfin par tous ceux qui joignaient au goût des lettres quelques moyens pécuniaires. Partout s'élevèrent des bibliothèques. Sans doute, chez les Arabes comme dans des contrées plus occidentales, l'amour de la littérature ne fut pas toujours le motif le plus réel qui produisit ces collections. Plus d'une fois l'ostentation, le plaisir de faire parade de ses richesses, engagea un homme marquant à réunir dans sa maison des livres somptueux, qui étaient pour lui plutôt un objet d'un vain luxe qu'un moyen d'enrichir son esprit de connaissances utiles. Plus d'une fois, comme chez nous, le solide fut sacrifié à l'agréable; et un ouvrage fut recherché, non parce qu'il était bon, mais parce qu'il était beau. Toutefois, ces collections, quel que fût le motif qui avait présidé à leur réunion, procurèrent des avantages immenses.

- 1° Elles encouragèrent les travaux et l'émulation des gens de lettres, en leur présentant l'espérance de placer d'une manière lucrative des ouvrages qui, sans cela, auraient été exposés à rester dans l'oubli, et à se perdre entièrement.
- 2° Elles excitèrent les copistes à multiplier les transcriptions des bons livres, dont ils étaient certains de trouver un débit prompt et assuré.
- 3° Enfin, elles offraient aux littérateurs instruits, mais peu opulents, la fa-

cilité de lire et de consulter à toute heure une foule d'ouvrages précieux, dont ils auraient été hors d'état de se procurer des copies.

L'histoire ne nous a point conservé de détails sur ces nombreuses bibliothèques, qui existaient dans toutes les villes de la domination musulmane. Malheureusement leur existence ne nous est presque jamais révélée qu'au moment où quelque accident funeste vient causer l'anéantissement ou la dispersion de ces collections précieuses. Si l'on se représente ces guerres sanglantes, qui, à toutes les époques, ont désolé l'Orient, ces villes saccagées avec tant de fureur, ces séditions si fréquentes, et accompagnées d'excès déplorables; ces incendies nombreux, qui souvent consomment en un seul jour des quartiers tout entiers; si, d'un autre côté, on songe à la rapidité avec laquelle, dans ces climats brûlants, les livres sont dévorés par les termites et autres insectes destructeurs, on se persuadera sans peine combien de milliers de manuscrits ont dû périr successivement, sans qu'aucune force humaine eût pu en prévenir la perte.

Je n'ai pu ni dû songer à recueillir tous les faits qui concernent les bibliothèques de l'Orient. L'histoire ne nous offre là-dessus que peu ou point de renseignements. Je me suis borné à recueillir quelques détails qui suffisent pour attester avec quel goût et quel empressement des hommes riches ou lettrés s'appliquaient à la recherche des livres; et

prouver que, dans la vue de satisfaire ce noble penchant, ils n'épargnaient ni dépenses, ni sacrifices.

Le livre le plus parfait aux yeux des musulmans, celui qui doit chez eux former la base de toute bibliothèque est, à coup sûr, l'Alcoran. Aussi, depuis la naissance de l'islamisme, les exemplaires de ce monument révééré se sont multipliés à l'infini; et des hommes du plus haut rang, des khalifes, des sultans, ont tenu à honneur de copier de leur propre main le code fondamental de leur religion.

Le khalife Othman, troisième successeur de Mahomet, s'était occupé, avec un soin infatigable, à faire réunir en un seul corps les parties dispersées et incohérentes de l'Alcoran ¹; non content de ce service signalé qu'il avait rendu à la théologie musulmane comme à la littérature arabe, il s'était fait un devoir de transcrire de sa main plusieurs copies de cet ouvrage. Ces exemplaires, au nombre de quatre, furent envoyés en présent par le khalife à des villes importantes de l'empire musulman ². Au moment où ce prince fut assassiné par des sujets rebelles, il tenait le livre sacré entre ses mains, et en faisait la lecture ³. L'exemplaire qui, dans ses derniers moments, avait fixé les regards du khalife, passa, après sa mort ⁴, à son fils Kha-

¹ *Moudjmel-attawarikh* (man. pers. 62, fol. 187 r.).

² *Ebn-Khaldoun*, t. VII, fol. 175 r.

³ *Moudjmel-attawarikh*, fol. 186 v.; scolies sur le poème *Akilah* (man. de Saint-Germain 282, fol. 27 v.).

⁴ *Ibid.* fol. 23 v.

led, et ensuite à ses descendants. Sa famille s'étant éteinte, le volume disparut; mais, suivant le rapport de quelques docteurs de la Syrie, il existait dans la ville d'Antartous. Abou-Obaïdah-Kâm-ben-Selam, dans l'ouvrage intitulé *Kiraat*, القراءات (les Lectures), disait, à cette occasion : « J'ai vu un Alcoran qui, suivant la tradition, avait appartenu au khalife Othman ben-Affan. Pour me le montrer, on l'alla chercher dans la bibliothèque d'un émir. C'est le même exemplaire qui était dans les bras d'Othman au moment où il fut assassiné, et j'ai aperçu, dans plusieurs endroits, des traces du sang de ce prince. » Suivant un autre récit, on voyait à Cordoue, dans la principale mosquée, un Alcoran, dont quatre feuillets provenaient de l'exemplaire qu'avait transcrit le khalife Othman, et ils offraient encore des gouttes de son sang ¹.

Le Schérif-Edrisi dans sa description de la mosquée de Cordoue, nous donne des détails intéressants sur ce manuscrit et sur les formalités qui s'observaient, toutes les fois que l'imam attaché à ce temple allait prendre cet exemplaire révérent, pour faire une lecture à la foule attentive qui remplissait l'édifice ².

Au rapport d'Ebn-Khaldoun ³, à la bataille que le

¹ Makarri, *Histoire d'Espagne*, t. I (man. ar. 704, fol. 127 r. 138, 139, 140); Ebn-alwardi, *Traité de géographie* (de mon manuscrit, fol. 17 v.).

² Manuscrit d'Asselin.

³ Tome VII, fol. 63 r. 64 r.

sultan Iagmarasen-ben Zian gagna contre Saïd l'an 546 de l'hégire, il prit l'Alcoran qui venait de la bibliothèque de Cordoue, et qui passait pour avoir été écrit par le khalife Othman. Ce livre fut depuis déposé dans le trésor des Benou-Merin, à Fez; mais un autre exemplaire ne tarda pas à remplacer cette copie vénérable : car, suivant le témoignage d'Ebn-Khaldoun ¹, lorsque Ebn-Ahmer vint à Fez trouver le sultan Abou-Iakoub, l'an 692, il lui offrit entre autres présents, un grand Alcoran, qui passait pour être un des quatre qui venaient du khalife Othman-ben-Affan, et que ce prince avait envoyés dans différentes contrées soumises à l'islamisme. Ce volume était conservé à Cordoue.

D'un autre côté, l'exemplaire de l'Alcoran qui avait appartenu au khalife Othman, se trouvait, disait-on, en Égypte, dans la principale mosquée de Fostat ², et c'est probablement le même manuscrit qui, peu d'années avant l'expédition d'Égypte, fut retrouvé par Mourad-bey, dans un souterrain de cette mosquée. Un autre exemplaire du même genre, écrit de la même main, éprouva une destinée funeste. A la sanglante bataille de *Merdj-Dabek*, qui vit crouler la puissance des mameluks sous les armes victorieuses de Sélim, le sultan Kansouh-Gouri avait autour de lui quarante schérifs, qui portaient un égal nombre d'Alcorans enfermés dans des boîtes de soie jaune; et parmi ces manuscrits, on

¹ T. VII, fol. 175 r.

² Makrizi, *Description de l'Égypte* (man. ar. 673 c, t. III, f. 45).

distinguait un Alcoran copié de la main du khalife Othman¹. Dans le tumulte et le désordre qui accompagnèrent la défaite des troupes égyptiennes, ces volumes furent foulés sous les pieds des chevaux de l'armée victorieuse, et l'exemplaire d'Othman disparut sans qu'on pût en avoir aucune nouvelle.

Un autre exemplaire, écrit par le même prince, se trouvait dans la ville de Maroc².

Au rapport d'un historien anonyme³, il existait dans la ville de Tibériade un Alcoran qui avait été donné en présent à cette ville par le khalife Othman. L'an 507 de l'hégire, cet exemplaire fut, par ordre de l'atabek Togteghin, transporté dans la grande mosquée de Damas, et l'auteur d'une histoire de cette ville⁴ en parle en ces termes :

« C'est une opinion universellement répandue parmi les habitants de Damas, que l'Alcoran qui existe dans la principale mosquée, dans la chambre du prédicateur, à la gauche du mihrab, est l'exemplaire qui a appartenu au khalife Othman. C'est un très-ancien manuscrit que tout le monde considère avec un extrême respect. Il n'est point indiqué dans l'histoire de Damas d'Ebn-Asaker, mais Ebn-Zoraïk-Tenouki en fait mention. Au rapport d'Abou-

¹ Ebn-Aïas, *Histoire d'Égypte* (man. ar. 615 A, t. II, fol. 113 v.).

² Man. ar. 703, fol. 52 v. 53 r.; Ebn-Batoutab (man. ar. 825, p. 115).

³ Man. de M. Marcel, aujourd'hui dans ma bibliothèque.

⁴ Man. ar. 638 (an. 96).

Iali-Temimi, ce volume était déposé dans la ville de Tibériade, et il fut transféré à Damas à l'époque où la terre sainte tomba au pouvoir des Francs, l'an 492 de l'hégire. » Si l'on en croit l'historien Nowaïri ¹, le sultan Bibars, souverain de l'Égypte, envoyait, l'an 661 de l'hégire, des présents à Bérékeh, khan mongol du Kaptchak, y joignit un Alcoran, qui, suivant la tradition, avait été écrit par Othman.

Ces assertions, à coup sûr, pourraient toutes être également véritables, puisque, comme nous l'avons vu, Othman s'était fait un devoir de copier de sa main plusieurs exemplaires de l'Alcoran; mais d'un autre côté, comme ces manuscrits, suivant toute apparence, ne portaient aucune date ni aucune autre indication, la tradition seule pouvait certifier leur origine. Il était sans doute fort possible que le khalife Othman ayant fait présent à quelque ville importante d'un Alcoran écrit par lui, cet exemplaire eût été conservé religieusement au travers des siècles et des révolutions; mais quand un manuscrit avait passé par bien des mains avant d'arriver dans la mosquée ou la bibliothèque qui en était dépositaire, on sent que les chances de certitude, ou même de probabilité diminuaient beaucoup. Il suffisait qu'un exemplaire fût fort ancien pour qu'on eût cherché à rehausser sa valeur en le représentant comme ayant été copié par le troisième successeur de Mahomet; et cette opinion,

¹ *Vie de Bibars* (man. d'Asselin, fol. 21 r.).

une fois admise, personne n'avait ni la volonté, ni les moyens de la contredire.

Dans une place de Syrie fondée par le khalife Omar ben-Abd-alaziz on conservait l'Alcoran de ce prince¹. Le terrible Hadjadj ben-Iousouf avait copié de sa main plusieurs exemplaires de l'Alcoran et les envoyait en présent aux différentes villes de l'empire musulman. Il en fit remettre un à Fostat. L'exemplaire qui était déposé dans la principale mosquée de cette ville avait été écrit par ordre du khalife Abd-alaziz ben-Merwan².

Le sultan Ibrahim, fils de Mahmoud le Gaznévide, avait une fort belle écriture. Chaque année il copiait de sa main un exemplaire de l'Alcoran et l'envoyait à la Mecque³.

Suivant le témoignage d'Ebn-Khaldoun⁴, le sultan africain Abou'lhasan envoya en présent à la ville de la Mecque un Alcoran écrit de sa main et qu'il avait fait orner avec une extrême magnificence. Le même prince⁵ fit de ce livre une seconde copie, qu'il embellit comme la première et donna en présent à la ville de Médine. Il se proposait d'en faire une troisième, qui était destinée pour Jérusalem; mais il mourut avant de l'avoir achevée⁶.

¹ *Moudjmel-attawarikh*, fol. 343 v.

² Abd-alhakam, *Conquête de l'Égypte* (man. ar. 755, p. 165).

³ Mirkhond, *historia Gasnevidarum*, pag. 127.

⁴ *Histoire*, t. VII, fol. 217 v.

⁵ *Ibid.* fol. 218 r.

⁶ *Ibid.* v.

Au rapport de l'écrivain qui a tracé l'histoire de la famille d'Ali ¹, il existait à Meschhed-Ali un Alcoran composé de trois volumes et qui était de la main du khalife Ali. Cet exemplaire fut brûlé l'an 755 de l'hégire, à l'époque où ce monument devint la proie des flammes. On prétend qu'à la fin de ce volume on lisait ces mots : *C'est Ali, fils d'Abou-Taleb, qui l'a écrit*. Le même historien ajoute : « J'ai vu dans le lieu de pèlerinage, au *meschhed* (monument) d'Obaïd-allah, fils d'Ali, un Alcoran formant un seul volume et écrit de la main du prince des croyants Ali. A la fin du livre, après ces mots : *La copie du livre sacré se termine ici; au nom du Dieu clément et miséricordieux*, on lisait : *Écrit par Ali, fils d'Abou-Taleb*. Mais, depuis cette époque, j'ai appris que ce monument d'architecture était devenu la proie des flammes et que l'Alcoran avait été entièrement consumé ². » Au rapport de Makrizi ³, il existait au Caire un exemplaire de l'Alcoran, qui, suivant la tradition, avait été copié par le khalife Ali.

L'auteur du *Kitab-alfehrest* ⁴ fait mention d'un exemplaire de l'Alcoran écrit par ce même prince. Un historien de Damas ⁵ parle d'un manuscrit du même genre, sur lequel il nous donne les détails suivants :

¹ *Omdat-attalib* (man. ar. 636, fol. 3 v.).

² *Ibid.* fol. 3 r.

³ *Description de l'Égypte* (man. ar. 673 c, t. II, fol. 114 r.).

⁴ Man. ar. 874, fol. 35.

⁵ Man. ar. 638 (an. 96).

« A Damas, dans une mosquée située au midi du
 « bain de Loulou, dans le quartier de Keschek, et
 « nommée la *mosquée de Dasch* مسجد الداش, existait
 « un Alcoran fort ancien, qui, suivant l'opinion vul-
 « gaire, est de la main d'Ali, fils d'Abou-Taleb. L'an
 « 645 de l'hégire il fut transféré de cet édifice dans
 « la mosquée d'Ali, qui fait partie de la grande mos-
 « quée des Ommiades. »

Si l'on en croit le témoignage de la Vie de Timour, écrite soi-disant par lui-même¹, Radi-eddin, gouverneur de la ville d'Amol, capitale du Tabaristan, envoya à ce prince, entre autres présents, un Alcoran écrit de la main du khalife Ali.

Au rapport d'un historien des Mongols de l'Inde², le fils de Behadur-schah, fils d'Aureng-Zeb, reçut en présent, d'Abd-almoudjid-khan, un Alcoran écrit de la main de l'imam Ali-Mousa-Ridâ.

Un auteur déjà cité³, décrivant la nombreuse bibliothèque qu'avait réunie un particulier nommé Mohammed ben-Hosain, et surnommé Ebn-Ali-Narah, atteste que l'on y voyait un Alcoran écrit de la main de Khaled, fils d'Abou'lhaïadj, l'un des compagnons d'Ali. Il ajoute que cet exemplaire passa ensuite entre les mains d'Abou-Abd-allah-Djaï.

Une des plus belles bibliothèques qu'un particulier, en Orient, ait jamais rassemblées, fut sans contredit celle d'Abou'lkâsem-Ismaïl ben-Abbad,

¹ Man. fol. 167 v.

² Man. pers. 74, t. II, fol. 201 v.

³ Man. 874, fol. 54 v. 55.

vizir du prince bouide Fakhr-eddaulah. Suivant la tradition, il fallait quatre cents chameaux pour transporter ses livres¹.

L'historien de la famille d'Ali², faisant mention du schérif Ali, surnommé Mourtada-Alem-alhoda, nous donne sur lui ces détails : « Suivant ce que
« j'ai lu dans quelques chroniques, cet homme avait
« une bibliothèque qui renfermait quatre - vingt
« mille volumes. Je n'ai jamais entendu parler de
« rien de semblable, si ce n'est ce qu'on raconte
« du vizir Ismaïl ben-Abbad. Ayant été mandé
« par Fakhr-eddaulah, fils de Bouïah, qui voulait
« lui confier les fonctions de vizir, il écrivit à ce
« prince pour s'excuser d'accepter cet honneur.
« Parmi les différents motifs qu'il faisait valoir, il
« alléguait qu'il lui fallait sept cents chameaux pour
« le transport de ses livres. Si j'en dois croire le
« scheikh Raïghi, cette bibliothèque se composait de
« cent-quatorze mille volumes. Le kadi Fadel-Abd-
« errahman-Scheïbani a surpassé, pour le nombre
« des livres, tous ceux qui se sont occupés de ce
« genre de recherches; car sa collection renfermait
« cent quarante mille volumes. » Au rapport d'Ebn-
Djouzi³, l'historien Wakedi, qui habitait Bagdad, s'étant transporté sur la rive orientale du Tigre, il lui fallut cent-vingt chameaux pour transporter ses

¹ Ebn-Athir, *Kâmel*, t. III, fol. 79 v.; Mirkhoud, iv^e partie (man. de l'Arsenal, fol. 50 v.).

² Man. ar. 636, fol. 124 r. et v.

³ Man. ar. 640, fol. 61 r.

livres. Suivant un autre récit, il avait six cents caisses remplies de volumes. Le célèbre écrivain arabe Ishak-Mauseli, étant en voyage, avait porté avec lui dix-huit coffres remplis de livres; et il déclara que, s'il n'avait eu à cœur de rendre son bagage aussi léger que possible, il en aurait emmené le double¹. Au rapport de l'historien Ebn-Khallikan², l'émir Nouh ben-Nasr, de la dynastie des Samanides, avait une bibliothèque extrêmement riche en livres de tout genre. Elle fut dévorée par un incendie. Lorsque le khalife abbasside Mostanser fit bâtir, dans la partie orientale de Bagdad, un collège magnifique appelé, de son nom, *Mostanseria*, il y joignit une bibliothèque composée de livres extrêmement précieux³. Cette collection, au rapport d'un historien, renfermait quatre-vingt mille volumes; mais, à l'époque où cet auteur écrivait, c'est-à-dire dans le viii^e siècle de l'hégire, il n'en restait pas le moindre vestige⁴.

Suivant le témoignage d'Ebn-Khaldoun⁵, Habeschi, fils de Moëzz-eddaulah, s'étant révolté contre son frère Bakhtiar, l'an 357 de l'hégire, fut surpris et fait prisonnier dans la ville de Basrah. Parmi les objets précieux qu'il possédait, on trouva dix mille volumes.

¹ *Kitab-alagâni*, t. I, fol. 344 v.

² Man. ar. 730, fol. 91 v.

³ Ebn-Athir, *Kâmel*, t. VII, p. 78.

⁴ Man. ar. 636, fol. 124 v.

⁵ Man. t. III, fol. 472 v.

Le sultan Mahmoud, fils de Subukteghin¹, s'étant emparé de la ville de Rei, détrôna et fit prisonnier Medjd-eddaulah, fils de Fakhr-eddaulah, l'un des émirs bouides. Il fit attacher à des potences un certain nombre de Baténiens qui vivaient à la cour de ce prince; après quoi, par ordre du sultan, on enleva des maisons de ces malheureux des livres formant la charge de cinquante ânes, et dans lesquels se trouvaient consignés les principes de l'astrologie, les dogmes des Râfedis, des Baténiens, des philosophes. Tout fut brûlé au pied des potences. Mais, si Mahmoud, dans cette occasion, se livra aux transports d'un zèle peu éclairé, du moins il ne poussa pas plus loin la barbarie; car les autres livres, qui composaient la charge de cent chameaux, furent, par ses ordres, transportés à Ghiznin ou Gaznah, capitale de ses états². Cinq ans après cette époque, je veux dire l'an 425 de l'hégire³, l'émir Abou-Sahl, s'étant emparé de la ville d'Isfahan, pillà les trésors du prince bouide Ala-eddaulah. Tous les livres furent transportés à Ghiznin et réunis à la bibliothèque de cette capitale. Mais dans la suite, cette riche collection fut livrée aux flammes par les troupes du prince gouride Hosain, fils de Hosain.

L'an 343 de l'hégire⁴, Abou-Nasr-Sabour, fils

¹ *Mouljmel-attawarikh* (man. pers. 62, fol. 262 v.); Mirkhond, iv^e partie, fol. 54 r.; Ebn-Khaldoun, t. IV, fol. 499 v.

² *Kâmel*, t. III, fol. 204 v.

³ *Ibid.* fol. 235 r.

⁴ Ebn-Athir, *Kâmel*, t. III, fol. 75 r.

d'Ardeschir, ayant fait bâtir à Bagdad un édifice consacré à des exercices scientifiques et littéraires, y réunit une quantité considérable de livres, qui étaient destinés à l'usage des musulmans; on y comptait plus de dix mille quatre cents volumes de tout genre, parmi lesquels se trouvaient cent Alcorans écrits de la main du célèbre calligraphe Ebn-Moklah. C'est cette même bibliothèque dont les historiens Ebn-Athir¹, Imad-eddin-Isfahani² et Bondari³ font mention en ces termes : « L'an 451
« un incendie consuma le faubourg de Karakh et
« d'autres quartiers de Bagdad. La bibliothèque de
« Sabour devint la proie des flammes. Une partie
« des livres fut pillée. Le vizir, Amid-almulk-Kenderi, étant survenu en ce moment, écarta la populace, fit un choix parmi les livres et s'appropriatous ceux qui lui convinrent. Cette manière d'agir
« indisposa tout le monde contre lui. Combien,
« dans cette occasion, sa conduite fut opposée à
« celle de son père, le vizir Nidam-almulk, qui,
« dans toutes les provinces soumises à l'islamisme,
« avait élevé des collèges, favorisé la copie des monuments littéraires et consacré à l'utilité publique
« des livres et des objets de tout genre! »

L'an 483 de l'hégire, la ville de Basrah ayant été livrée au pillage par les Arabes, les flammes dévorèrent deux bibliothèques qui renfermaient

¹ T. III, fol. 194 v.; t. IV, fol. 57 v.

² *Histoire des Seldjoucides* (man. de Saint-Germ. 327, fol. 15 r.).

³ *Ibid.* (man. ar. 767 A, fol. 13 v.).

quantité de livres précieux ¹. Lorsque le khalife Naser-li-din-allah fit élever à Bagdad, l'an 589, le collège appelé *Nidamiah*, on y transporta, par son ordre, plusieurs milliers d'excellents livres ². L'an 548, les Gozz s'étant emparés de la ville de Nischabour, livrèrent aux flammes les bibliothèques ³. Cinq ans après, dans une sédition dont cette ville fut le théâtre, cinq bibliothèques furent également brûlées ⁴.

L'an 555 de l'hégire ⁵, le kadi Ebn-Mokharram ayant été arrêté par ordre du khalife Mostandjid, on saisit ses livres, dont on brûla une partie dans la place publique de Bagdad. On livra aux flammes les ouvrages qui renfermaient les doctrines philosophiques, tels que le *Kitab-alschafa* (le Livre de la guérison), qui a pour auteur Ebn-Sina (Avicenne), le livre intitulé *Ikhwan-alsafa* (les Frères de la pureté) et autres du même genre.

J'ai parlé plus haut d'une nombreuse bibliothèque réunie par les soins d'un homme peu connu nommé Mohammed ben-Hosaïn, et surnommé Ebn-Abi-Narah. L'auteur du *Kitab-alfehrest*, qui avait visité cette collection, atteste y avoir vu, entre autres livres précieux, des pièces écrites par les deux imams Hasan et Hosaïn, des diplômes, des actes d'annistie

¹ *Kâmel*, t. IV, fol. 130 v.

² *Ibid.* t. VI, p. 131.

³ *Ibid.* t. V, p. 119.

⁴ *Ibid.* p. 180.

⁵ Ebn-Athir, *Kâmel*, t. V, p. 170.

de la main du khalife Ali ou des divers secrétaires de Mahomet¹. Nous lisons, dans l'histoire d'Ebn-Khalikan², qu'il existait un calligraphe célèbre nommé Abou'ldorr-lakout-Mauseli; cet homme avait transcrit de nombreuses copies du dictionnaire intitulé *Sihah*, qui a pour auteur le grammairien Djevheri. Chacun de ces exemplaires se composait d'un seul volume.

Le célèbre écrivain arabe Abou-Temam, étant arrivé dans la ville de Hamadan³, avait été reçu avec la plus haute distinction par Abou'lwafâ ben-Salamah. Comme il se préparait à partir, une chute de neiges considérable rendit pour longtemps les chemins impraticables. Abou'lwafâ conduisit le poète dans la bibliothèque et la mit entièrement à sa disposition. Abou-Temam, entouré de ces trésors littéraires, oublia son voyage, lut avec avidité ces volumes précieux et consacra son temps à la composition de plusieurs ouvrages. Le recueil poétique intitulé *Hamasah* fut le principal fruit des recherches du docte écrivain et attesta le soin infatigable avec lequel il avait compulsé cette riche bibliothèque.

Au rapport de l'historien Kemal-eddin⁴, Murtadi-eddaulah, prince d'Alep, ayant été forcé de quitter cette ville, son palais fut livré au pillage. On y

¹ Man. ar. 874, fol. 54 v. 55.

² Man. ar. 730, fol. 409 r.

³ Tebrizi, *ad Hamasah*, p. 2, édit Freytag.

⁴ Man. ar. 728, fol. 56 v.

prit, entre autres objets, vingt-huit mille volumes, tous reliés, et dont il avait fait de sa main le catalogue.

Parmi les bibliothèques qui ont existé dans les états musulmans, une des plus belles et des plus nombreuses fut sans doute celle que les khalifes fatimites avaient rassemblée au Caire. Malheureusement nous ne possédons aucun détail sur l'origine et les accroissements successifs de cette collection, et nous ignorions complètement son existence si l'on n'avait eu à regretter sa destruction. Cette bibliothèque était dans le grand palais. J'ai, dans un autre ouvrage, d'après le témoignage des auteurs orientaux et contemporains, donné des détails circonstanciés sur cette magnifique collection : elle se composait de dix-huit chambres, où se trouvait réuni un nombre prodigieux de livres; on y comptait dix-huit mille volumes consacrés à l'exposition des sciences anciennes, deux mille quatre cents Alcorans écrits par les plus habiles calligraphes et dont les reliures brillaient d'or et d'argent, vingt exemplaires de l'Histoire de Tabari, dont un autographe, cent du grand Dictionnaire d'Ebn-Doreïd. etc.

J'ai dit comment, à l'époque des troubles affreux qui désolèrent l'Égypte, dans le v^e siècle de l'hégire, sous le règne du faible khalife Mostanser, ce riche dépôt des connaissances humaines fut livré au pillage; qu'un vizir, Abou'lfaradj-Magrebi, en fit enlever, en une seule fois, une masse de livres for-

mant la charge de vingt-cinq chameaux, et qui lui avaient été concédés, pour lui et pour ses adhérents, en paiement des sommes dont le trésor leur était redevable; que la part du vizir lui avait été comptée pour cinq mille pièces d'or, tandis qu'elle valait au moins vingt fois autant; et ces livres mêmes ne trouvèrent pas là un asile sûr: car bientôt après, le vizir ayant été forcé de fuir pour se soustraire aux poursuites de ses ennemis, sa maison fut livrée au pillage et les livres partagèrent le même sort. Les généraux turcs, ne pouvant se faire payer des sommes exorbitantes auxquelles ils taxaient leurs services, se faisaient donner, au plus bas prix, les livres renfermés dans la bibliothèque du palais; d'autres, en grand nombre, devinrent la propriété d'Imad-eddaulah-ebn-Mohtarek, qui résidait à Alexandrie, et furent après sa mort transportés en Afrique. Une autre collection de livres du même genre, qui était expédiée pour cet officier, fut enlevée par les Lewatah, au moment où elle descendait le Nil. Ces volumes précieux, qui n'avaient pas leurs pareils pour l'exactitude, la beauté du caractère, la richesse de la reliure, devinrent la proie de ces barbares; ils les abandonnèrent à leurs esclaves mâles et femelles, qui prirent les couvertures pour en faire des chaussures et livrèrent les feuillets aux flammes. Ils alléguaient pour motif que ces livres, provenant de la bibliothèque du khalife, contenaient les doctrines des musulmans orientaux, qui étaient opposées à celles qu'ils professaient eux-mêmes. Beaucoup de

livres furent ensevelis sous les eaux, périrent d'une autre manière ou furent emportés dans les pays étrangers. Ceux que les flammes avaient respectés restèrent entassés sur le sol; et le vent y amoncelant la terre, il se forma deux collines qui conservèrent le triste nom de *Collines des livres*. Enfin tous les volumes qui se trouvaient dans les bibliothèques extérieures du palais furent enlevés et dispersés. Il n'échappa du naufrage que la bibliothèque intérieure, où personne ne pouvait pénétrer.

Cependant l'Égypte, à la suite de tant d'anarchie et de désordres, avait vu luire des jours plus heureux. Un général d'un caractère ferme et impérieux, que le faible Mostanser avait appelé à son secours, arriva en Égypte, sut, par une sévérité impitoyable, réprimer une soldatesque turbulente, fit périr par le glaive ces émirs insolents qui avaient été le fléau et l'effroi de leur maître. L'ordre se trouvant heureusement rétabli, on songea sans doute, en confisquant les biens des rebelles, à faire rentrer, autant que possible, dans le palais du prince, les objets précieux de tout genre qui en avaient été enlevés d'une manière si scandaleuse. Il est probable que, dans cette circonstance, beaucoup de livres furent réintégrés dans le dépôt dont ils avaient fait partie. Des présents, des acquisitions vinrent successivement réparer les pertes déplorables qu'avait éprouvées cette riche collection. Dans la succession d'Afdal, fils de Bedr-Djémâli, on trouva, entre autres objets précieux qui furent réunis au trésor du

khalife, une collection de cinq cent mille volumes¹. Enfin nous voyons² qu'un siècle seulement après les désordres et l'anarchie du règne de Mostanser, la bibliothèque du palais des Fatimites renfermait, disait-on, deux millions six cent mille volumes : on y comptait douze cent vingt exemplaires de la Chronique de Tabari et une foule d'autres livres, qui étaient des chefs-d'œuvre de calligraphie. Mais il semblait qu'une sorte de fatalité poursuivait cette magnifique collection. Saladin, appelant à son secours la fourberie et la violence, avait détrôné les khalifes fatimites et s'était emparé de l'Égypte. Ce prince, excellent capitaine, mais peu lettré, fit vendre à l'encan les objets précieux réunis dans le palais du Caire, et entre autres la bibliothèque. Le kadi Fâdel, homme important et éclairé, joua dans cette circonstance le rôle d'un amateur rusé et peu délicat. Ayant été chargé de présider au choix et à l'estimation des livres, il mit à part tous ceux qui lui convenaient, en arracha la couverture et jeta ces volumes ainsi mutilés dans une citerne, qui probablement se trouvait à sec. Lorsque la vente fut terminée, il acheta à vil prix, comme imparfaits, tous les livres amoncelés dans le bassin ; après quoi il les compléta. Ce fut ainsi qu'il parvint à former son immense bibliothèque.

Cinq ans après (année 572) on procéda à une nouvelle vente de la bibliothèque qui faisait partie

¹ Sakhâwi, *Histoire des Kâdis d'Égypte* (man. 690, fol. 38 r.).

² Ebn-Abi-Taï, ap. *Kitab-arrûoudatâin* (man. 707 A, fol. 105 v.).

du palais des khalifes fatimites et qui renfermait cent vingt mille volumes. Un homme habile, un secrétaire de Saladin, Imad-eddin-Isfahâni, qui était présent à cette vente et qui y fit, comme on va le voir, des acquisitions importantes, nous donne à cet égard des détails intéressants¹; mais, avant de les transcrire, je dois faire une observation. On vient de voir que la bibliothèque du palais des Fatimites avait été vendue à l'encan cinq années avant l'époque dont il est question; et maintenant une autre collection, renfermée également dans l'enceinte du palais, va être exposée en vente et dispersée. Mais il faut se rappeler que, comme on l'a dit plus haut, il existait dans l'intérieur du palais une bibliothèque particulière que sa position dans cet asile inaccessible avait, sous le règne de Mostanser, mise à l'abri des dévastations d'une milice indisciplinée et de généraux avides. Il est probable que ce fut cette collection que des vainqueurs ignorants exposèrent en dernier lieu aux regards des amateurs et des spéculateurs. Voici de quelle manière s'exprime l'historien Imad-eddin-Isfahâni². « On procéda à la vente de la bibliothèque du palais; les enchères avaient lieu deux jours chaque semaine, et tout se donnait aux plus bas prix. Les livres étaient placés dans des armoires réparties dans des chambres séparées par des arcades voûtées, et des catalogues en règle indiquaient le

¹ Man. 707 A, fol. 142 r. Ebn-Khallikan (man. 730, fol. 495 r.)

² *Kitâb-arrasâdatain*, fol. 142 r.

« contenu des volumes. On dit à l'émir Beha-eddin-
« Karakousch, gouverneur du palais : Tous ces livres,
« bons ou mauvais, sont rongés par les vers; il faut
« absolument les tirer de leurs armoires, les ranger
« par terre et les secouer. L'émir était un Turc qui
« n'avait aucune connaissance des livres et qui était
« entièrement étranger à la littérature. Les deux
« courtiers qui avaient fait cette proposition avaient
« dessein de mutiler et de mêler les volumes afin
« de leur ôter toute leur valeur. On tira donc les
« livres de leurs armoires, on fit disparaître l'ordre
« admirable qui y régnait. Tout fut confondu : les
« livres de littérature furent placés avec ceux d'as-
« tronomie, ceux de théologie avec ceux de logique,
« les livres de médecine avec les traités de géomé-
« trie, les histoires avec les commentaires de l'Al-
« coran, les volumes les plus inconnus avec les plus
« célèbres. On y voyait des ouvrages considérables,
« des livres historiques, dont chacun se composait
« de cinquante ou soixante parties, uniformément
« reliées, et dont un volume, s'il vient à se perdre,
« ne se retrouve jamais. Eh bien, on eut soin de
« tout mêler, de tout confondre. Le courtier mettait
« en vente, dix par dix, des livres de tout genre et
« incomplets, qui étaient estimés et adjugés aux prix
« les plus modiques. Il savait très-bien le nombre et
« la nature des livres que renfermait chaque paquet.
« Il n'ignorait pas qu'il avait par devers lui les vo-
« lumes qui leur correspondaient. Un autre courtier
« l'assistait dans cette vente. Des livres qui lui avaient

« été adjugés au prix de dix pièces d'argent furent
« revendus par lui pour une somme de cent pièces.
« Lorsque je vis de quelle manière les choses se
« passaient, je me présentai au palais et je me mis
« à acheter comme faisaient ces hommes avides. Je
« multipliai mes achats et me procurai ainsi une col-
« lection de livres précieux sur toutes sortes de ma-
« tières. Le sultan, informé des acquisitions que
« j'avais faites, et qui formaient un total de deux
« cents volumes, me les donna et me dispensa du
« paiement. Bientôt après il ajouta à cette libéralité
« un nouvel acte de munificence : j'entrais un jour
« en sa présence, et je vis devant lui une quantité
« de volumes qu'on avait triés pour lui dans la bi-
« bliothèque du palais; il était occupé à en regarder
« quelques-uns; il m'invita à les prendre et me dit :
« Tu désirais plusieurs livres dont tu avais donné
« la note; s'en trouve-t-il quelqu'un dans cette col-
« lection? Je lui répondis que tous ceux dont j'avais
« fait choix étaient sous mes yeux et qu'aucun de
« ces volumes ne pouvait m'être inutile. En même
« temps je fis venir un porteur et j'enlevai toute
« cette masse de livres. »

Ces ouvrages, du moins, tombèrent dans les mains d'hommes habiles, capables de les apprécier et d'en faire usage. Le kadi Fâdel déposa une partie de ses livres dans la bibliothèque du collège qu'il avait fondé au Caire; le reste formait sa collection particulière. Elle se composait, comme je l'ai dit, de cent quarante mille, ou, suivant

d'autres, de cent vingt-quatre mille volumes, parmi lesquels on comptait trente-cinq exemplaires du recueil poétique intitulé *Hamasah*¹; mais elle ne resta pas longtemps dans la famille du propriétaire. En effet, l'an 626 de l'hégire, au rapport de Makrizi², on mit le séquestre sur la maison du kadi Aschraf-Ahmed, fils du kadi Fâdel. Toute la bibliothèque, composée de soixante-huit mille volumes, fut transportée au château de la Montagne. Les planches des armoires furent démontées et chargées sur quarante-neuf chameaux; cinquante-neuf de ces animaux portaient les livres. Mais bientôt après, une partie de ces livres, au nombre de onze mille huit cent huit volumes, avec les armoires, fut reportée du château à la maison du kadi Fâdel. Parmi les livres enlevés de cette collection, on distinguait celui qui a pour titre *Kîtab-alatabek ou-alosour* كتاب الاتابك والعصور (le livre de l'Atabek et des temps), qui a pour auteur Abou-'lala-Maarri, et qui forme soixante volumes. Sous la dynastie des sultans mameluks, le goût des livres s'était conservé en Égypte. Au rapport de l'historien Bedr-eddin Aïntabi³ le kadi-alkodat Ala-eddin Ali-ben-Mahmoud, surnomme Ebn-Almogouli ابن المغلى, qui mourut l'an 628 de l'hégire, légua une partie de sa nombreuse collection de livres, c'est-à-dire cinquante volumes, à la bibliothèque du collège fondé au Caire, par Melik.

¹ Makrizi, *Descript. de l'Égypte* (man. ar. n° 673 c, t. III, f. 132 v.).

² *Kîtab-assolouk* (man. ar. 672, p. 149, 150).

³ Man. ar. 684, fol. 173 v.

Aschraf-Borsebaï. Nous apprenons de Makrizi¹, d'Abou'lmahâsen², et de Nowaïrî³, que le médecin Amin-eddaulah-Abou'djin, surnommé *Sâmeri* السامري (le Samaritain), qui avait été vizir de Melik-Saleh-Ismaïl, ayant été étranglé au Caire, l'an 648 de l'hégire, on trouva chez lui, parmi d'autres richesses, des livres précieux, au nombre de dix mille volumes, qui tous étaient l'ouvrage de calligraphes célèbres. Le kadi Soleïman ben-Ibrahim aimait à rassembler des livres, et en avait réuni une quantité considérable⁴. L'émir Seïf-eddin Scheïkhou était passionné pour les livres précieux de tout genre, et en achetait partout où il pouvait en trouver⁵. L'imam Nour-eddin Ali-ebn-Djaber, qui mourut au Caire, l'an 725 de l'hégire, avait rassemblé une collection de six mille volumes⁶. Le kadi Djémal-eddin-Abou-Thanâ-Mamoud, connu sous le nom de *Adjemi Roumi* العجمي الرومي, qui mourut l'an 799, laissa de très-beaux livres⁷. Le jurisconsulte Schafeh ben-Ali, surnommé Kénapi, se plaisait à réunir des livres. Il laissa, en mourant, dix-huit armoires remplies d'ouvrages précieux sur des matières de littérature, ou autres⁸. Dans le ix^e siècle de l'hégire, nous voyons le sultan d'Égypte Djakmak

¹ *Kitab-assolouk*, t. I (man. ar. 672, p. 234).

² Man. ar. 661, fol. 162 r. et v. 163.

³ 26^e partie (man. de Leyde, fol. 178 v.).

⁴ Abou'lmahâsen, *Manhel-sâfi*, t. III, fol. 114 v.

⁵ *Ibid.* t. III, fol. 174 v.

⁶ Hasan-ben-Omar (man. 688, fol. 176 r.).

⁷ Man. ar. 681, fol. 4 v.

⁸ Abou'lmahâsen, *Manhel-sâfi*, t. III, fol. 159 r.

faire demander à Schah-Rokh, comme un présent précieux, cinq ouvrages de sa bibliothèque¹.

L'an 826 de l'hégire, on destitua Fakr-eddin Othman, connu sous le nom de Moutaï المطاي, qui était bibliothécaire du collège Mahmoudieh, situé en dehors du Caire. Il reçut la bastonnade en présence du sultan. Il avait été dénoncé comme mettant peu de soin à la conservation des livres donnés à cet établissement, et qui étaient au nombre des manuscrits les plus précieux. Cette collection avait été formée par le kadi Borhan-eddin Ebn-Djémaah, qui y avait consacré toute sa vie. Mahmoud ayant acheté les livres des héritiers du fils d'Ebn-Djémaah, en avait fait don au collège, en stipulant qu'aucun volume ne pourrait sortir de cet édifice. Il en confia la garde à son imam Seradj-eddin. Bientôt après celui-ci fut dénoncé par Othman, comme ayant perdu un grand nombre de livres. On vérifia le fait, et il se trouva qu'il manquait environ cent trente volumes. Siradj-eddin fut destitué, et sa place donnée à Othman, qui remplit ses fonctions avec vigueur, fermeté et énergie. Si un homme, grand ou petit, si un des courtisans ou des principaux personnages de l'état lui écrivait pour demander à emprunter un livre, il ne tenait aucun compte de cette requête; on avait beau lui offrir des sommes considérables, il persistait dans son refus. Cependant un individu le dénonça comme recevant des présents en cachette. On vérifia alors

¹ *Matla-assaadeîn*, fol. 177 r.

les livres, on en dressa le catalogue, et on trouva qu'il en manquait précisément le dixième; car sur quatre mille volumes, quatre cents avaient disparu. Othman fut condamné à en rembourser le prix, qui fut évalué à quatre cents dinars. Pour acquitter cette somme, il vendit son bien et son mobilier¹.

Au rapport d'Ahmed - Askalani², Ahmed ben-Mohammed, surnommé Kardah-Alwaïdh القرداح الراعي, qui mourut l'an 841, laissa une bibliothèque nombreuse qui contenait plus de mille volumes. Suivant le même historien³, le grammairien Ali ben-Seif ben-Soleiman, qui tirait son origine de la tribu berbère de Léwatah, avait un goût passionné pour les livres. Ceux qu'il avait rassemblés furent dispersés à sa mort.

Le même écrivain⁴ fait mention d'un libraire nommé Abd-Elkerim ben-Abd-Elkerim, qui vivait au Caire, et qui était, dit l'historien, un des hommes les plus distingués de sa profession. Il se plaisait à rendre service aux étudiants. Il achetait un grand nombre de livres, surtout les plus anciens, et les vendait à ceux d'entre les étudiants qui désiraient en faire l'acquisition, demandant, en outre de ses déboursés, un bénéfice qu'il fixait; il s'engageait, en même temps, si l'écolier voulait dans la suite vendre le livre, à lui restituer le prix

¹ Ahmed-Askalani, t. II, fol. 127 v.

² T. II (man. 657, fol. 227 v.).

³ *Ibid.* fol. 27 r. et v.

⁴ *Ibid.* fol. 68 v.

de premier achat. L'étudiant, après avoir pendant quelque temps fait usage du manuscrit, se rendait au marché, où il le faisait crier à l'encan. Si le prix offert dépassait celui d'achat, il le vendait; s'il était inférieur, il reportait le livre chez le libraire, qui le lui achetait pour sa valeur primitive.

Ahmed-Askalani¹, parlant d'un personnage nommé Mohammed-ben-Omar Tadj-eddin Scherabisi الشرابيسى, nous donne les détails suivants : « Quelques-uns de ses parents ayant pris sur lui un ascendant tyrannique, vendaient ses livres, après les avoir mis en pièces d'une manière déplorable. Ils volaient des volumes séparés, d'un grand nombre d'ouvrages, qu'il avait pris soin de faire copier et mettre en état; ils vendaient les parties détachées. Quant aux ouvrages qui n'étaient point reliés, ils vendaient les cahiers au poids. De cette manière, plusieurs cahiers se perdaient, et avec eux la valeur des ouvrages.

J'ai dit plus haut que la nombreuse bibliothèque des khalifes fatimites ayant été livrée au pillage : une partie des livres qu'elle renfermait fut transportée hors de l'Égypte, et alla enrichir d'autres collections; huit charges de livres passèrent en Syrie². Il est probable que beaucoup de ces livres furent déposés dans la ville de Tripoly de Syrie. C'était là que s'était formée, sous le patronage des kadis de la famille d'Ammar, une académie célèbre, qui

¹ T. II (man. 257, fol. 217 v.).

² Djemâl-eddin-ben-Wâsel (man. non catalogué, fol. 32 v.).

possédait une bibliothèque composée de trois millions de volumes¹. On y comptait cinquante mille Alcorans, et vingt mille commentaires sur ce livre. La famille d'Ammar entretenait dans cet édifice cent copistes qui touchaient un traitement annuel. De plus, elle envoyait dans toutes les provinces des hommes habiles, chargés d'acheter les meilleurs ouvrages qu'ils pouvaient trouver. Au rapport d'un historien arabe, lorsque Tripoly, l'an 503 de l'hégire, tomba au pouvoir des croisés, un prêtre chrétien entra dans la bibliothèque; la salle où il se trouvait était précisément celle qui renfermait les Alcorans. Ayant mis la main sur vingt manuscrits successivement, et rencontrant toujours le même livre, il déclara que cet édifice ne renfermait que des ouvrages hétérodoxes. D'après cette décision, les Francs y mirent le feu, et le réduisirent en cendres; il n'échappa qu'un petit nombre de volumes, qui furent dispersés en différents pays.

J'ai rapporté le fait tel qu'il nous est donné par les historiens orientaux; mais on peut supposer qu'il a été, sinon inventé, du moins dénaturé ou exagéré par l'esprit de parti. Les musulmans, auxquels on avait souvent reproché l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, auront sans doute été bien aises de faire retomber sur les chrétiens une accusation de barbarie du même genre.

Melik-Nâser-Iousouf, descendant de Saladin, et

¹ Ebn-Ferat (man. ar. de Vienne, t. I, p. 73, 74); *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, t. II, p. 506, 507.

souverain de Damas, ayant fait construire dans cette ville un collège qu'il avait nommé *Nâseriah*, y plaça une bibliothèque qui renfermait des livres extrêmement précieux¹. Au rapport de Nowaïri², parmi les présents que Melik-Naser-Iousouf envoya au khalife de Bagdad, l'an 648 de l'hégire, se trouvaient trois cents volumes écrits par des copistes renommés, et parfaitement corrects. On y distinguait un magnifique Alcoran écrit de la main d'Ebn-Khâzin.

Suivant le témoignage du même historien³, le vizir Aboulhasan-Ali-ben-Iousouf-Kofti, plus connu sous le nom de Kadi-Akram القاضى الاكرم (le kadi généreux), qui mourut l'an 646, aimait les livres, et se plaisait à former sa bibliothèque. Il réunit une collection supérieure à celles qu'avaient jamais rassemblées les hommes de son rang. Comme on connaissait partout sa passion pour les livres, et l'empressement qu'il mettait à les acheter aux plus hauts prix, on lui en apportait de tous les pays. Il parvint ainsi à réunir bien des milliers de volumes, qui tous étaient des chefs-d'œuvre de calligraphie, ou présentaient l'écriture de docteurs célèbres, ou étaient de la main des auteurs eux-mêmes. Toutes les fois qu'on lui apportait un bel exemplaire, loin d'en refuser l'acquisition, il en offrait toujours un prix assez élevé pour que le propriétaire eût tout

¹ Ebn-Athir, *Kâmel*, t. VII, ou plutôt Ebn-Wasel, p. 315.

² xxvi^e partie (man. de Leyde, fol. 191 r.).

³ *Ibid.* fol. 183 r.

lieu d'être satisfait. Lorsqu'il avait acheté un livre, il le lisait en entier, puis le plaçait dans sa bibliothèque : dès ce moment il ne voulait plus l'en laisser sortir ; et, jaloux de son trésor, il ne le montrait à personne. En mourant, il légua ses livres à Melik-Nâser-Salah-eddin Iousouf, prince de Damas. Cette collection était estimée cinquante mille pièces d'or. Dans un incendie qui eut lieu à Damas, l'an 681 de l'hégire, un libraire nommé Schems-eddin Ibrahim-Djézeri perdit quinze mille volumes reliés, sans compter les cahiers détachés ¹.

Ahmed-ben Hamdan, qui mourut l'an 783 de l'hégire, après avoir rempli, tant à Damas qu'à Alep, des fonctions judiciaires, aimait passionnément les livres, et en avait rassemblé la collection la plus nombreuse qu'eût encore formée un particulier ². Au rapport d'un historien anonyme ³ et d'Ebn-Khaldoun ⁴, Sadakah ben-Mansour ben-Mézid, chef des Arabes, avait rassemblé une bibliothèque renfermant plusieurs milliers de livres précieux qui tous étaient l'ouvrage de calligraphes célèbres. Omar ben-Ali, surnommé Ebn-Moulakkin, avait aussi pour les livres un goût extraordinaire ⁵. A sa mort les volumes qu'il avait réunis furent, pour la plupart, livrés aux flammes. Ibrahim ben-Abd-Ibrahim Kénani,

¹ Makrizi, *Solouk*, t. I, p. 426 ; Nowaïri (man. ar. 683, f. 41 v.).

² Ahmed-Askalani (man. ar. 656, fol. 43 r.).

³ Man. de M. Marcel (sous l'année 501).

⁴ T. IV, fol. 254 v.

⁵ Ahmed-Askalani (man. ar. 656, fol. 193 v. 194 r.).

qui mourut l'an 790 de l'hégire ¹, laissa une collection de livres précieux, telle qu'on en rencontre rarement de semblables. Passionné pour ce genre de richesse, il achetait avec empressement une copie d'un ouvrage, lorsqu'elle ne laissait rien à désirer pour la beauté de l'écriture. Ensuite, s'il trouvait du même livre un exemplaire autographe, il en faisait l'acquisition, en gardant l'autre copie. De cette manière il réunit une immense quantité de livres écrits de la main de leurs auteurs. La plus grande partie de cette collection échut à l'ostadar Djemal-eddin Mahmoud, qui la déposa dans le collège élevé à ses frais dans le quartier des faiseurs de balances. Les amateurs de science allaient librement faire usage de cette bibliothèque. Mélik-Mouwaïad-Daoud, qui régna sur le Yemen depuis l'an 696 de l'hégire jusqu'en 721 ², aimait à rassembler des livres, et en faisait chercher dans tous les pays. Sa bibliothèque renfermait, dit-on, cent mille volumes.

L'historien Ahmed-Askalani ³, parlant du fameux grammairien Mohammed-Firouzabadi, auteur du *Kamous*, s'exprime en ces termes : « Il avait amassé une grande fortune, et rassemblé des livres précieux; mais il était excessivement prodigue. Il ne voyageait jamais sans porter avec lui plusieurs char-

¹ Ahmed-Askalani (man. ar. 656, fol. 77. v.)

² Abou'lmahasen, *Histoire d'Égypte* (man. ar. 663, fol. 114 r.), *Manhel-sâfi* (man. ar. 749, t. III, fol. 91 r.); Ibn-Khaldoun, t. VIII, fol. 434 v.

³ T. II (man. ar. 657, fol. 51 r.)

ges de volumes. Partout où il s'arrêtait, il prenait ces livres pour les consulter, et les remettait en place au moment de son départ. Puis il les vendait lorsqu'il se trouvait gêné. »

Nous avons vu plus haut que, lors du pillage de la bibliothèque des Fatimites, une partie des ouvrages qu'elle renfermait fut transportée en Afrique. Ils servirent probablement à enrichir les bibliothèques des mosquées, des collèges, et sans doute aussi celles de quelques amateurs opulents ou instruits; mais nous possédons sur ce sujet fort peu de détails. J'apprends d'une histoire de la ville de Kaïrowan ¹, qu'un kadi de cette ville, nommé Abou'lfadl-Ahmed, avait réuni une collection de livres qui, après sa mort, fut vendue pour une somme de mille pièces d'or.

Lorsque les Francs s'emparèrent de la ville de Sebta (Ceuta) l'an 817 de l'hégire ², ils emportèrent tous les objets qui se trouvaient dans cette place, jusqu'aux ouvrages scientifiques, qui étaient là en nombre prodigieux.

C'est surtout chez les Arabes d'Espagne que le goût des livres comme celui de la littérature paraît avoir été extrêmement vif. La ville de Cordoue se distinguait, en ce genre, parmi toutes celles de la contrée. Au rapport d'un historien judicieux, Abou'lfadl-Teïfaschi ³, dans une discussion qui eut

¹ Man. ar. 752, fol. 55 r.

² Ahmed-Askalani, t. II (man. 657, fol. 49 r.).

³ *Ap. man. ar. 704*, fol. 48 r. 111 r.

lieu en présence de Mansour-Iakoub, souverain du Magreb, entre le jurisconsulte Abou'lwalid-ebn-Roschd (Averroës) et le *reïs* Abou-ben-Zaher, le premier, voulant relever le mérite des habitants de Cordoue, dit à son antagoniste : « Je ne sais ce que tu veux dire; mais s'il meurt à Séville un homme savant, et que l'on veuille vendre ses livres, on les porte à Cordoue, où on en trouve un débit assuré; et si un musicien meurt à Cordoue, on va à Séville vendre ses instruments. » L'historien ajoute que Cordoue était, de toutes les villes soumises à l'islamisme, celle qui renfermait le plus grand nombre de livres.

Au rapport du même écrivain ¹, le khalife espagnol Hakam-Mostanser était passionné pour les sciences, et se plaisait à honorer ceux qui les cultivaient. Il recherchait avec ardeur des livres de tout genre, et en avait formé la collection la plus nombreuse qu'aucun roi eût jamais réunie. Abou-Mohammed-ben Hazm, ou plutôt Ibn-Khaldoun ², nous donne à cet égard les détails suivants. « Selon
« ce que m'a raconté Talid, l'eunuque, qui rem-
« plissait les fonctions de bibliothécaire dans le pa-
« lais des princes de la famille de Merwan, les catalo-
« gues qui renfermaient l'indication des livres étaient
« au nombre de quarante-quatre, dont chacun se
« composait de vingt feuillets, et cependant ils ne
« contenaient uniquement que les titres des ouvrages.

¹ *Ap. man. ar.* 704, fol. 95 r. et v. 97 r.

² T. IV, fol. 121 r.

« Mostanser, jaloux d'augmenter sa bibliothèque,
« envoyait dans toutes les contrées des marchands
« fidèles, auxquels il remettait des sommes considé-
« rables, avec la mission de lui acheter des livres.
« Il entretenait dans son palais des copistes habiles,
« des hommes bien versés dans l'art de l'orthographe
« et dans celui de la reliure. Il vint à bout de ras-
« sembler une collection unique et immense d'ou-
« vrages les plus précieux. Le nombre s'élevait, dit-
« on, à quatre cent mille volumes. Cette bibliothèque
« resta déposée dans le palais de Cordoue, jusqu'à
« l'époque où les Berbères mirent le siège devant
« cette ville. La plus grande partie des livres fut alors
« vendue et enlevée, par ordre du chambellan Wa-
« dih, l'un des affranchis de Mansour-ben-Abi-Amer.
« Il fallut six mois entiers pour emporter cette masse
« de livres. Le reste fut livré au pillage, au moment
« où la ville fut prise d'assaut par les Berbères. Un
« historien cité par Abou'lmahâsen, parlant du vizir
« Abou'lwalid-ben-Zeïdoun ¹, dit qu'il fut reçu par
« lui dans sa bibliothèque; puis il ajoute : C'est la
« première collection royale que j'aie jamais vue;
« elle contenait plus de cinq mille ouvrages. »

Casiri² fait mention d'un ouvrage arabe; composé dans le vi^e siècle de l'hégire, et qui contient la description des bibliothèques ouvertes au public, dans différentes villes d'Espagne; leur nombre s'élevait à soixante-dix.

¹ *Manhel-sâfi*, t. III (man. ar. 749, fol. 107 r.).

² *Bibliotheca arabico hispana*, t. II pag. 71.

Suivant le témoignage d'Ebn-Khaldoun¹, le sultan de Maroc Abou-Iousouf ayant conciu la paix avec don Sanche, lui redemanda les livres de science qui se trouvaient entre les mains des chrétiens, et qu'il avait trouvés dans les villes conquises par eux sur les musulmans. Le prince espagnol fit rassembler un très-grand nombre de volumes de tout genre, formant treize charges, et les envoya au sultan. Ce monarque les donna au collège bâti par ses soins dans la ville de Fez, afin qu'ils pussent servir aux personnes qui se voueraient à l'étude des sciences.

Si nous retournons vers l'Orient, nous trouvons partout des bibliothèques plus ou moins nombreuses; mais partout aussi nous voyons ces réunions utiles exposées aux ravages de la guerre, de la barbarie, des incendies. Lorsque les Mongols, sous la conduite de Tchinghiz-khan et de ses fils, portèrent la dévastation dans toute l'Asie, que tant de villes florissantes furent saccagées avec une férocité épouvantable, on peut penser combien de milliers de volumes périrent sous les coups d'une soldatesque furieuse et ignorante. Nous voyons, lors de la prise de Bokhara et de Samarkand, des Alcorans, et sans doute bien d'autres ouvrages, déchirés impitoyablement, et les étuis qui les renfermaient convertis en crèches pour les chevaux. La ville de Bagdad étant tombée au pouvoir de Houlagou, et ayant été saccagée par ordre de ce conquérant farouche, les

¹ T. VIII, fol. 168 v. 169 r.

Mongols livrèrent aux flammes les livres nombreux qui traitaient de toutes sortes de matières scientifiques et littéraires. C'était la collection la plus riche qui existât au monde. On assure que ces volumes, employés en guise de briques, et mêlés avec de l'argile et de l'eau, servirent à construire un pont¹. Lorsque, l'an 671 de l'hégire, la ville de Bokhara fut détruite par les ordres d'Abakâ-Khan, fils de Houlagou, le collège de Masoud-Beg, qui était le plus considérable et le plus florissant de tous ceux de cette cité, fut livré aux flammes, et l'incendie dévora une foule de livres précieux². La ville de Hamah ayant été prise par Houlagou, tous les livres que renfermait la bibliothèque du palais furent vendus aux plus vils prix³. Devletschah fait mention de Khodjah-Fakhr-eddin, qui avait rassemblé un millier de volumes persans ou autres, qu'il avait corrigés et collationnés lui-même⁴.

Schah-Rokh, fils de Timour, montrait pour la littérature et les livres un goût aussi vif qu'éclairé; au rapport d'Abd-errazzak-Samarkandi, que j'ai cité plus haut, l'un des sultans mamluks de l'Égypte, fit demander cinq ouvrages de la bibliothèque du monarque Mongol⁵.

Une anecdote assez singulière, qui arriva sous un

¹ Abou'lmahasen (mat. ar. 661, fol. 170 v.).

² Raschid-eddin (man. pers. 68 A, fol. 313 v.).

³ Ebn-Athir, *Kâmel* (ou plutôt Ebn-Wâsel), t. VII, p. 301.

⁴ Man. pers. 250, fol. 162 v.

⁵ *Matla-assadein* (man. pers. de l'Arsenal 21, fol. 177 r.).

des successeurs de Schah-Rokh, mérite, je crois, de trouver place dans ce mémoire.

Suivant le témoignage de Khondémir¹, le célèbre Ali-schir, ayant député vers le sultan Iakoub-Mirza, un personnage nommé l'émir Hosain, le chargea de prendre dans sa bibliothèque un exemplaire de la collection des ouvrages de Djami, ainsi que d'autres livres précieux, pour les offrir en présent au kadi Isa et à ses substituts. Le bibliothécaire Abd-alkerim, par une méprise étrange, remit au député un volume contenant l'histoire des conquêtes des musulmans, et qui, sous les rapports du format et de la reliure, ressemblait parfaitement au recueil des ouvrages de Djami. Hosain, sans autre examen, prit les livres, et les réunit aux autres présents dont il était porteur. Lorsqu'il fut arrivé à la cour du sultan Iakoub-Mirza, ce prince, avec une bonté obligeante, lui demanda si, dans un si long voyage, il n'avait pas éprouvé de l'ennui. Hosain répondit : « J'avais avec moi un compagnon dont la société ne laissait pas l'ennui approcher de moi. » Le sultan voulant savoir ce que cela signifiait, l'émir ajouta : « J'étais porteur d'un recueil des ouvrages de Djami, que l'émir Ali-schir envoie en présent au kadi; toutes les fois que l'ennui commençait à me gagner, j'ouvrais le livre, et j'en lisais des passages. » Le prince témoigna une extrême curiosité de voir cet important recueil. Hosain envoya chercher le

¹ *Habib-assiâr*, t. III, fol. 301 r.

volume; mais, à peine était-il ouvert, que l'erreur fut reconnue. Et l'on vérifia que le prétendu recueil des productions de Djami n'était en effet que l'histoire des conquêtes musulmanes. Le député, comme on peut croire, resta tout à fait déconcerté, et cette circonstance lui fit perdre la faveur dont il jouissait auprès d'Ali-schir.

Le goût des livres avait pénétré chez les princes musulmans de l'Inde. Le sultan Baber fait mention de la bibliothèque de Gazi-Khan¹. Abou'lfazl, dans l'*Akbar-nameh*², parlant d'une rencontre où les bagages du sultan Humaïoun, fils de Baber, furent pillés par les soldats du Guzarate, continue en ces termes : « Dans cette circonstance, ce prince perdit la plus grande partie de ces livres, qui étaient ses véritables compagnons, et qu'il faisait porter constamment avec lui. De ce nombre était le *Timour-nameh*, exemplaire copié par Sultan-Ali, et orné de peintures par le célèbre artiste Behzad. Cet ouvrage est aujourd'hui dans la bibliothèque du sultan Akbar. » Le même historien nous donne, sur cette dernière collection, des détails malheureusement peu circonstanciés³.

Je pourrais pousser mes recherches jusqu'à des époques plus rapprochées de nous. Je pourrais parler des bibliothèques qui existent à Constantinople et dans d'autres villes de l'Orient, de celle de Ti-

¹ Man. pers. de Leroy 4, fol. 167 r.

² Man. pers. de l'Arsenal 19, fol. 62 r.

³ *Ayeen-Akbery*, t. I, p. 101 et suiv.

pou-Sultan, etc.; mais tous ces détails sont consignés dans d'autres ouvrages, et n'apprendraient rien de nouveau à mes lecteurs. En faisant ce travail, j'ai eu seulement à cœur de réunir quelques faits, qui constatent que, depuis les premiers siècles de l'islamisme, le goût des livres a toujours existé en Orient, et a souvent dégénéré en une véritable passion; que les habitants de ces contrées, quoique privés du secours immense que fournit, pour la propagation des livres, la découverte de l'imprimerie, n'avaient pas laissé de multiplier à l'infini les copies des bons ouvrages; que bien des souverains se faisaient gloire de réunir dans leur palais des bibliothèques nombreuses; que des hommes en place, que de simples gens de lettres partageaient ces nobles inclinations, et ne reculaient devant aucune peine, aucune dépense pour se procurer des collections de livres plus ou moins considérables, plus ou moins précieuses; enfin, nous avons vu quelle énorme quantité d'ouvrages de tout genre a péri successivement sous les coups de la barbarie, par la guerre ou des accidents fortuits. Dans ces terribles catastrophes, on a infailliblement dû voir disparaître une foule d'excellents livres dont on chercherait vainement des exemplaires, je ne dis pas seulement dans nos bibliothèques, mais même dans les plus riches collections de l'Orient.
